



LES

# DEUX JOSEPH,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CH. POTIER ET EUGÈNE NYON,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Folies Dramatiques, le 26 mai 1842.

## DISTRIBUTION :

|                                 |                |                          |                          |
|---------------------------------|----------------|--------------------------|--------------------------|
| JOSEPH, prince de Carinthie.... | M. ANATOLE.    | VANDER, avocat.....      | M. FERDINAND.            |
| JOSEPH, garçon d'auberge.....   | M. CH. POTIER. | SAUNTAG, aubergiste..... | M. CHOL.                 |
| LE BARON DE MULBERG.....        | M. DORLANGES.  | CÉCILIA, sa fille.....   | M <sup>lle</sup> AMÉLIE. |

Le théâtre représente la salle principale d'une auberge. Portes latérales; porte au fond donnant sur la campagne. Également au fond, à gauche, une fenêtre au-dessous de laquelle est un grand coffre. Tables à gauche; chaises, buffet chargé de vaisselle et garni de mets.

### SCÈNE I.

SAUNTAG, MULBERG, VANDER, CONSPIRATEURS.

(Au lever du rideau, il fait nuit. Le jour vient à la fin du chœur suivant.)

CHŒUR.

Aux de M. Hostié.

Pas de bruit!  
Marchons en silence;  
C'est le jour qui luit.  
Faisons diligence!

Que chacun ici soit discret,  
Ou l'on nous prendrait!  
Marchons en silence,  
Faisons diligence!  
Le jour luit.  
Pas de bruit!

MULBERG.

Bien! mes amis, bien!.. vous êtes exacts au rendez-vous. L'affaire réussira, et votre fortune est faite.

SAUNTAG.

Bravo!.. Vive la fortune!

VANDER.

Parlez, Monseigneur, de quoi s'agit-il?.. car

nous sommes là tous ennemis du prince de Carinthie, du libertin Joseph, qui, non content de courir le cerf sur nos propriétés, compromet nos filles, nos sœurs, refuse toute espèce de réparation... et pourchasse même nos femmes jusque dans maisons... Vous même, baron de Mulberg...

MULBERG.

Oui, nous sommes tous outragés...

TOUS.

Oui, oui, nous le sommes.

VANDER.

Et nous brûlons du désir de lui témoigner notre haine.

SAUNTAG.

Parlez pour vous, maître Vander... J'aime beaucoup les souverains, moi, quand ils sont en monnaie d'or et dans ma poche... Voilà mon opinion.

VANDER.

Pourtant, Sauntag, vous êtes contre le prince... Comme père d'une jeune et jolie fille, vous devez épouser la querelle de ceux qui se liguent en faveur de la morale publique.

SAUNTAG.

Certainement, je suis pour la morale publique... si cela rapporte de l'argent...

MULBERG.

Allons, allons... nous serons tous satisfaits...

A toi, Sauntag, de l'or... à nous autres la vengeance... Écoutez tous! Voici une note que je reçois, à l'instant, du comte de Reisberg... car nous avons des intelligences auprès du prince lui-même. (Il lit.) « Joseph est, dans ce moment, sur la frontière de Styrie... Depuis quelques jours déjà... sous un déguisement, il bat en brèche la vertu d'une villageoise... L'occasion est bonne. Adresse et réussite! »

SAUNTAG.  
Une villageoise!.. Quelle petitesse!  
MULBERG.  
Voici, maintenant, ce qui dépend de nous... Le prince a osé s'attaquer à une tête ducale!..  
VANDER, vivement.  
Le duc de Styrie?..  
MULBERG.  
Est outragé comme nous...  
VANDER.  
Bah!..  
SAUNTAG.

Une tête couronnée!.. Quelle inconvenance!  
MULBERG.  
Le duc donnerait tout pour être maître de son ennemi... livrons-le-lui... Une fois en sa puissance, Joseph ne recouvrera sa liberté que s'il consent à épouser la tante du duc... et quand il sera marié, vous concevez qu'il sera moins à craindre.

VANDER.  
Le livrer?.. Mais comment?..  
MULBERG.  
Tout est prévu... Je me suis procuré des uniformes de la garde du prince...  
SAUNTAG, montrant le coffre.  
Ils sont là, dans ce coffre.  
MULBERG.

Ainsi déguisés, vous pourrez approcher de sa personne... car, moi, je ne me montrerai pas... Le prince me connaît... ce serait tout perdre (A part.) et me compromettre. (Haut.) Le prince est dans les environs de cette auberge... Emparez-vous de lui... Reisberg doit nous envoyer... un homme sûr, avec le sceau de la principauté... Tu le recevras, Sauntag... et tu apposeras le grand-sceau sur les papiers nécessaires au passage de la frontière... Voici de l'or pour ta peine...  
(Il lui donne une bourse et des papiers.)

SAUNTAG.  
Soyez sûr de mon dévouement. (A part.) Il y a au moins 50 carolus.  
MULBERG.  
Notre affront sera lavé... et, de plus, une récompense vous attend... A vous, maître Vander, une place au grand conseil-styrien... A vous tous, mes amis... des titres, des grades.  
SAUNTAG.

Moi, je ne demande que mon pesant d'or... mais je veux qu'on me pèse après dîner... Ah! tu viendras séduire nos femmes, toi!..  
VANDER.  
Guerre au prince Joseph!  
TOUS.  
Guerre au prince Joseph!

MULBERG.  
Silence... on vient!  
SAUNTAG.  
C'est Joseph! Sans doute...  
MULBERG.  
Quel est ce Joseph?  
SAUNTAG.  
Un garçon que je n'ai que depuis trois jours.  
MULBERG.  
Prends garde!  
SAUNTAG.  
Un imbécille... Il ne sait rien!..  
VANDER, à Sauntag.  
Non, c'est ta fille!..  
MULBERG.  
De la prudence... Retirons-nous!  
BEPRISE DU CHOEUR.  
Marchons en silence. etc.  
(Tous les conspirateurs sortent par le fond, reconduits par Sauntag.)

SCÈNE II.

SAUNTAG, CÉCILIA, entrant par la gauche au moment où ils sortent.

CÉCILIA, à elle-même.  
Tout ce monde!.. Il se passe quelque chose d'extraordinaire, c'est sûr...  
SAUNTAG, redescendant la scène et venant à gauche.  
Riche!.. Je serai donc riche!.. j'aurai dix mille... cent mille florins de rente... et je marierai ma fille, je lui donnerai une dot... une dot superbe! cent écus... comptant!  
CÉCILIA.

Mon père!  
SAUNTAG, brusquement.  
Quoi!  
CÉCILIA.  
Voulez-vous que je sois franche?  
SAUNTAG.  
Volontiers. Sois franche?  
CÉCILIA.  
Vous avez l'air tout drôle!  
SAUNTAG.  
Comment ça?..  
CÉCILIA.  
Vous ne me faites pas l'effet d'un homme qui n'est occupé que de son commerce.

SAUNTAG.  
Vous ne savez ce que vous dites, ma fille...  
CÉCILIA.  
Vos amis les buveurs qui viennent de sortir ne ressemblent pas à de simples ouvriers.  
SAUNTAG.  
Mêlez-vous de ce qui vous regarde... Et Joseph, pourquoi n'est-il pas levé?.. (Appelant.)  
Joseph!

CÉCILIA.  
Tenez, mon père, vous vous occupez de politique... Prenez garde! prenez garde de vous mettre dans une vilaine affaire.  
SAUNTAG, passant à droite.  
Vous êtes une sottie... (Appelant.) Joseph!.. et je m'en vais, car vous me mettez de très

mauvaise humeur... (Sortant par la droite en appelant : Joseph !

SCÈNE III.

CÉCILIA , seule.

C'est égal, il a beau dire... je suis sûre qu'il se passe ici quelque chose... Je ne suis pas curieuse... oh ! non ; mais, depuis quelques jours, j'ai écouté par-ci par-là... bien sans le vouloir... et il m'a semblé entendre prononcer souvent le nom de Joseph... de notre prince... Pourvu qu'ils ne méditent pas quelque trahison... Oh ! je ne leur pardonnerais pas... Un prince si aimable, si galant !.. A propos de galant ! qu'est donc devenu, depuis quelques jours, ce jeune étranger qui me faisait danser ?.. Une de ces demoiselles me l'aura enlevé... Les jeunes filles sont si coquettes... Mais, bah !.. je veux Poublier... et me marier... me marier tout de suite... M. Joseph, le garçon de mon père... m'aime... Il me l'a dit... Eh bien ! je l'épouserai... Il est un peu bête... mais ce sont les meilleurs maris... comme le disait ma pauvre mère.

SCÈNE IV.

CÉCILIA, JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Ah ! j'ai passé une excellente nuit... je vous remercie.

CÉCILIA.

Ah ! vous voilà, M. Joseph ?

JOSEPH.

Tiens !.. c'est la voix chérie... de ce que j'aime... Bonjour, Mademoiselle... Oh ! comme vous êtes fraîche à c' matin... Vous avez l'air d'un coquelicot... Oh ! mais, je n'y tiens pas, moi... je vous dis : Vous avez l'air d'un coquelicot... Et v'lan !.. eh ! eh ! bédame !

CÉCILIA.

C'est très joli... mais vous feriez bien mieux de ranger ici. Mon père est furieux... Vous lever si tard... Prenez garde, ça pourrait mal finir entre vous.

JOSEPH, rangeant.

Eh bien ! vous avez tort de croire ça... Je suis très indulgent... je lui passerai bien des petites choses, à votre brave homme de père... allez... Il est très désagréable, j'en conviens. Eh ! qui est-ce qui n'a pas ses petits défauts ? Eh ! bon Dieu !

CÉCILIA.

Écoutez, M. Joseph... vous m'avez dit que vous m'aimiez.

JOSEPH.

Si je l'ai dit ?.. Je l'ai dit !..

CÉCILIA.

Eh bien ! si vous n'êtes pas plus gentil que ça avec mon père... plus attentif pour moi... il faudra renoncer à mon amour.

JOSEPH.

Renoncer à votre am... Ah ! Cécilia... ah !

mais je renoncerais plutôt à l'air que je respire... Il m'est bien nécessaire, n'est-ce pas ?.. l'air que je respire... Eh bien ! si l'on me demandait : Qu'aimes-tu mieux de Cécilia ou de l'air ?.. Je dirais à l'air que je respire : Va te promener, animal !.. Cécilia, ma jolie petite Cécilia... Ah ! cre mein Tarteiffe !..

CÉCILIA, à part.

C'est gentiment pensé tout ça... mais c'est bêtement dit... C'est dommage !

(Elle le regarde tendrement.)

JOSEPH.

Oh ! bien, non... oh ! bien, non ! na !.. ça m'intimiderait... et puis, je n'oserais plus me lancer... Oh ! que si, Cécilia... je t'aime... Je te dis tu... Touchante familiarité... Ça t'est égal, ma Minette ?.. ce petit nom ne te fâche pas ?.. (Tout-à-coup avec éclat.) Savez-vous que je te trouve très jolie ?.. Ah ! je n'avais pas remarqué, mais c'est que vous êtes très jolie !

CÉCILIA.

Comment, Monsieur, depuis quinze jours que vous tournez autour de moi, avant d'être entré garçon chez mon père... vous ne vous en étiez pas aperçu ?..

JOSEPH.

Non, ma parole !.. non, quand je vous ai vu pour la première fois, ça m'a fait dans le cœur comme ça, v'lan !.. Je vous ai suivie partout... toujours v'lan !.. v'lan !.. qui continuait là-dedans... et je ne me rendais pas compte si vous étiez belle ou laide.

CÉCILIA, à elle-même.

C'est égal, c'est de l'amour, ça... Allons, allons, il y a quelque chose à faire de ce nigaud-là !.. et puisque mon beau valseur n'est pas revenu... (Haut.) Eh bien ! Monsieur, si vous m'aimez... pourquoi ne demandez-vous pas ma main à mon père ?

JOSEPH.

Pourquoi ?.. J'ose pas... j'ai peur d'aller lui demander une bêtise comme celle-là.

CÉCILIA.

Comment ! une bêtise ?..

JOSEPH.

Non, non, j'ai trop peur... Demandez-lui vous même, si vous voulez...

CÉCILIA.

Par exemple !..

JOSEPH, tout-à-coup, avec résolution.

Tiens, au fait, pourquoi n'irais-je pas ?.. On se fait des idées comme ça... Allons, allons, ça va être arrangé tout de suite... Faut nous débarrasser de ça, voyez-vous ?

LES : Il faut avoir perdu l'esprit.

Au mariage livrons-nous ;

Jamais je ne serai plus tendre.

Quand nous irons encore attendre,

En serais-je meilleur époux ?

De ma jeunesse et d' mon aurore

Je veux que vous ayez la fraîcheur.

N'attendons pas qu' je m' détériore ;

Dépêchons-nous d' faire vot' bonheur !

Et le mien aussi... Où est votre père ? Que je

l'étreigne... et que je le contraigne à me nommer son fils...

CÉCILIA, à elle-même.

Ah ! ça apprendra à ce beau monsieur à me planter là...

JOSEPH, appelant.

Père chose !.. Eh ! comment qu'il s'appelle déjà, votre papa ?.. comment donc déjà ?

CÉCILIA.

Quelle tête !.. Sauntag !

JOSEPH, appelant.

Père Sauntag !.. père Sauntag !..

CÉCILIA, vivement.

Je vous laisse, et tâchez de ne pas l'irriter...

Air du Pré-aux-Clercs.

Vite, à mon père  
Tâchez de plaire.

JOSEPH.

Dam' !.. Je vais faire  
Ce qu'il faut pour ça ;

Où, mon adresse

Et ma finesse,

Ma gentillesse,

Tout marchera.

CÉCILIA.

Mais pas d'bêtise,

Ni de mépris !

Faut que j'vous l'dise,

Pour m'obtenir...

JOSEPH.

Soyez tranquille,

N'vous fait's pas d'bile ;

Je suis habile ;

Je dois parvenir,

Réussir !

ENSEMBLE.

Vite, à vot' père  
J'tâch'rai de plaire,  
Et je vais faire, etc.

CÉCILIA.

Vite, à mon père

Songez à plaire ;

Tâchez de faire

Ce qu'il faut pour cela.

Où, son adresse

Et sa finesse,

Sa gentillesse,

Tout, enfin, marchera.

(Joseph reconduit Cécilia, qui sort par la gauche.)

SCÈNE V.

JOSEPH, UN INCONNU.

L'INCONNU, entrant par le fond.

Une auberge... Si je pouvais ici obtenir quelques renseignements sur ma petite villageoise ?..

JOSEPH, redescendant sans voir l'étranger, et comme s'il parlait à quelqu'un.

Père Sauntag !

L'INCONNU.

Garçon !

JOSEPH, sans se déranger.

Voilà !.. voilà !.. (Recommençant.) Père Sauntag...

L'INCONNU, impatienté.

Garçon !

JOSEPH, du même ton d'impatience.

Voilà ! voilà !.. (Même jeu.) Père...

L'INCONNU, s'asseyant à la table à gauche.

Un verre de vin du Rhin et un biscuit.

JOSEPH, prenant un pot et un gobelet sur le buffet.

Voilà !.. Qu'est-ce que vous avez demandé ?

L'INCONNU.

Du vin du Rhin !..

JOSEPH.

Voilà de la bière...

L'INCONNU, avec humeur, en se levant.

Je n'en veux pas.

JOSEPH.

Très bien. (Répétant.) Père Sauntag... Votre fille me plaît, et je lui plais peut-être encore davantage...

L'INCONNU.

Dites-moi, garçon...

JOSEPH, sans l'écouter.

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand, je montrais... les plus belles dispositions à être fort gentil... maintenant, que je suis grand, ça devient effrayant...

L'INCONNU, à part.

Il parle tout seul, quel diable d'original est-ce là ?

JOSEPH, continuant.

Hein ?.. qu'est-ce que vous dites... ça vous va ?.. (Se donnant une poignée de main.) Brave père... je vous assure que ça me fait plaisir... Eh bien ! c'est arrangé... c'est pas plus difficile que ça. (Appelant.) M<sup>lle</sup> Cécilia... c'est fini... ça va tout seul...

L'INCONNU, à part.

Cécilia... Le nom de ma charmante et coquette villageoise... (Regardant par la fenêtre.) Mais, je ne me trompe pas... ce petit déshabillé si élégant... c'est elle... c'est Cécilia !.. Il faut que je la voie... que je lui parle... Courons à sa rencontre.

(Il sort.)

JOSEPH, s'apercevant qu'il est seul.

Tiens !.. insensé... mais tu es seul... mais tu monologues au lieu de dialoguer... En avez-vous vu beaucoup comme moi, vous autres ?.. Je n'ai rien fait du tout... c'est à recommencer...

SCÈNE VI.

SAUNTAG, JOSEPH.

SAUNTAG, à lui-même.

Tout l'or d'une province... ça peut bien faire à peu près...

JOSEPH, se jetant au cou de Sauntag.

Laissez-moi pleurer dans vos bras, père chose.

SAUNTAG, se débattant.

Aie !.. Tu m'étouffes !..

JOSEPH.

Ça n'y fait rien... Laissez-moi vous inonder

de mes larmes... Je suis votre fils... Vous ne serez pas assez barbare pour me repousser... Vieillard, tu m'aimes, n'est-ce pas que tu m'aimes ?

SAUNTAG, furieux.

Ah ça ! qu'est-ce que ça veut dire ?.. Non, je ne t'aimes pas... et si tu ne me laisses pas tranquille, je vais te donner une volée.

JOSEPH.

Une volée !.. c'est juste, une volée !.. Voilà comme l'homme qui méconnaît les véritables sentimens doit traiter le jeune homme sensible qui vient lui ouvrir son cœur... Une volée !.. Voilà notre siècle, mes petits enfans... le voilà... Voulez-vous me permettre de m'expliquer ?..

SAUNTAG.

Non-seulement, je te le permets, mais je te l'enjoins.

JOSEPH.

Je me nomme Joseph.

SAUNTAG.

Parbleu !.. je le sais bien.

JOSEPH.

Ah ! c'est juste... Il y a bien des Joseph dans le monde... mais il y en a eu peu de secoué comme moi... Dieu ! en ai-je essayé des orages !.. Mais enfin, je vous rencontre, et vous me faites l'effet d'un porc !..

SAUNTAG.

D'un porc !..

JOSEPH.

Air : Sur une onde tranquille.

Comme un' pauvre llotte,  
Grâce au cruel destin,  
Depuis long-temps j' barbotte,  
Mais j' veux faire une fin ;  
De votre demoiselle,  
J'adore les appas,  
Et prétends auprès d'elle,  
Falsant tous mes repas  
Comme une tourterelle,  
Toujours tendre et fidèle,  
Dans l'auberge paternelle  
Devenir gros et gras,  
N'est-ce pas ?..

Que vous n' me refusez pas,  
Oh ! vous serez le meilleur des papas.

SAUNTAG.

C'est-à-dire que tu veux épouser ma fille ?..

JOSEPH.

Bédame !..

SAUNTAG.

Ah ! ah !.. et qui es-tu, pour aspirer à un tel honneur ? Tu ne sais donc pas que ma fille aura une dot superbe ?.. Quelle est ta famille ?..

JOSEPH.

Qui je suis ?.. Je ne peux pas vous le dire... Il faut que j'entoure ma naissance d'un voile très épais.

SAUNTAG.

Pourquoi ça ?..

JOSEPH.

Parce que l'on n'a jamais bien su comment j'étais né. Un agriculteur me ramassa dans un plan

de légumes qu'il cultivait... Je fus trouvé sous un chou... mais je présume que ce n'est pas là... que j'ai pris l'existence...

SAUNTAG.

Parbleu !.. Et voilà toute ta généalogie ?..

JOSEPH.

Voilà ! aussi je n'ai pas le cœur ingrat, remarquez comme j'aime les choux... j'en mangerais toute la journée...

SAUNTAG, avec sang-froid.

Fais-moi un plaisir, mon garçon... Regarde bien la porte de mon auberge.

JOSEPH, remonte et examine la porte.

Je la regarde... (Après un instant.) C'est une bonne porte.

SAUNTAG.

Tu l'as bien remarquée ?

JOSEPH, redescendant.

Parfaitement.

SAUNTAG.

Eh bien ! mon drôle, maintenant que tu la connais, fais-moi le plaisir de la franchir, et de ne jamais la refranchir.

JOSEPH, tout-à-coup.

Vous me fichez à la porte ?.. Ah ! je vois ce que c'est... vous ne voulez pas que l'homme qui va devenir votre genre reste garçon dans une auberge... Bien, bien, mon ami, tout ceci vous honore.

SAUNTAG.

Mais du tout... je te chasse, et je te refuse...

JOSEPH.

Ah ! bien, non... J'aime mieux autre chose...

SAUNTAG.

Et je te dirai même que je suis enchanté de la circonstance... Allons, houste !..

JOSEPH, indigné.

Houste !..

SAUNTAG.

Et tout de suite. (A lui-même.) Ce garçon là me gênait pour mes combinaisons politiques.

JOSEPH, au comble de l'indignation.

Houste !.. Vieille choncroute !.. c'est qu'il fait ça sans remords !.. il rit même... il ricane... il fait une saleté à quelqu'un, et il trouve ça drôle ! Quelle canaille !..

SAUNTAG.

Eh bien ! tu n'es pas parti ?..

Air d'une Pamina.

Vite à la porte,  
Et que l'on sorte,  
Ou je me porte  
A des excès.

Foi d'honnête homme,

Oui, je t'assomme,

Si dans ces lieux je te revois jamais.

JOSEPH.

Père intraitable !  
Vieillard coupable !  
Je suis aimable,  
Parole d'honneur.  
J' te dirai même,  
Ta fille m'aime,  
Tu vas toi-même  
Faire son malheur.

ENSEMBLE.

Vite à la porte, etc.  
(Sauntag poursuit Joseph en le frappant.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉCILIA.

CÉCILIA, accourant.

Mon Dieu!.. Qu'y a-t-il?..

JOSEPH, à Cécilia.

Je vous demande en mariage... Il y a du grabuge! et c'est votre faute. (Il reçoit un coup de pied.) Je lui demande votre main, et il me donne continuellement son pied.

CÉCILIA.

Mon père!..

JOSEPH, à Sauntag.

Ça m'est égal!.. Tapez encore, c'est la faute de votre fille... vous m'échigneriez que je ne m'en mêlerais pas.

SAUNTAG.

Ah ça! veux-tu partir?..

JOSEPH, criant.

Non... Je veux mes gages... Ah! ah! vous êtes pris... je veux mes gages de dix ans.

SAUNTAG.

Comment?.. tu n'es ici que depuis trois jours.

JOSEPH.

Ça m'est égal... j'avais l'intention d'y rester dix ans...

SAUNTAG.

Je vais te donner un mois.

JOSEPH.

Allons, va pour un mois.

CÉCILIA, à Joseph.

Ne l'irritez pas davantage.

SAUNTAG, furieux, comptant de l'argent.

Quatre... six... huit...

JOSEPH.

Six et huit... quatorze. Il ne sait pas compter à son âge!

SAUNTAG, lui donnant un coup de pied.

Compte celui-là.

JOSEPH.

Aïe!..

CÉCILIA, à Joseph.

Mettez-y donc un peu du vôtre.

JOSEPH.

Mais je ne fais que ça.

SAUNTAG, le poussant par les épaules.

C'est réglé, pesé!.. Allons, à la porte.

JOSEPH.

Ne poussez pas!.. on ne doit pas pousser!.. (Pleurant.) Adieu, M<sup>lle</sup> Cécilia.

CÉCILIA, même ton.

Adieu, M. Joseph.

(Joseph remonte la scène.)

SAUNTAG.

Ah! enfin!

JOSEPH, s'arrêtant.

J'ai faim... tiens, j'ai faim... Je suis ici dans une auberge, un endroit public. (Appelant.) Garçon!.. (Répondant.) Voilà... Oh! non, ce n'est

plus moi... Pourquoi renvoie-t-on les garçons ici... Il me plaisait, celui-là!.. Un couvert, et à manger.

SAUNTAG, à lui-même.

Mon argent va me rentrer... Bravo! (A Joseph, très honnêtement.) Monsieur, qu'est-ce qu'il faut vous servir? (Changeant de ton.) Mais, sitôt que ce sera fini, tu fileras.

JOSEPH, commandant.

Du jambon fumé... du vin du Rhin... de la choucroute... Tout ça en même temps.

SAUNTAG.

Voilà! voilà!.. Mais sitôt que ce sera consommé...

CÉCILIA, arrangeant le couvert.

Ne vous dépêchez pas trop.

JOSEPH.

Soyez tranquille, je mangerai par petites miettes, comme les souris. (Sauntag met le vin et tont ce qu'il faut sur la table.) Là, tout ça m'appartient... je paie. (Il donne l'argent. A Sauntag, avec intention.) Six et huit... quatorze, Monsieur... et un florin pour le garçon... (Il le met dans sa poche.) Merci, Monsieur... j'en ai pour un bout de temps.

(Il mange.)

SAUNTAG.

Allons, viens ma fille, laissons Monsieur consommer tranquillement.

CÉCILIA.

Ne vous étouffez pas, M. Joseph.

(Elle sort.)

SAUNTAG, à lui-même.

L'envoyé du comte n'arrive pas, allons au-devant du scean en question. (Haut.) Bon appétit, ma pratique.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

JOSEPH, seul.

Cre mein tarteifle! je suis banni!.. banni comme un va nu-pied de ce toit qui abrite... mon astre... ma bien-aimée. Si je renonçais à la vie qui m'embête depuis bien long-temps? Si je me tuais?.. Ah! bien, oui, mais je n'ai pas d'armes... Un couteau... non, ça doit piquer... Ah! j'y suis... elle m'a dit: ne vous étouffez pas... Eh bien! je veux m'étouffer, moi... Donnons-nous une indigestion... une indigestion monstre, à se rouler partout... Allons, allons, il ne s'agit pas de barguigner... je veux peser quinze cents livres après ma mort... Allons, ferme!.. ça sera curieux de voir un homme de cette dimension-là.

Ara du Comte Ory.

Mangeons,

Buvons,

Et nous étoufferons,

Et puis nous crèverons.

Je veux, comme une bombe,

A l'instant éclater.

Il faut que je succombe,

Mangeons, sans m'arrêter,  
 Bœuf, mouton, canard, truite,  
 Il faut tout engloutir,  
 Jusqu'à la pomme cuite,  
 Je veux tout enfouir;  
 Ma bouche est trop petite,  
 Je n'y puis parvenir,

(Il mange avec voracité.)

J'essale en vain et n'y puis parvenir.

SCÈNE IX.

JOSEPH, LE PRINCE.

LE PRINCE, en entrant.

Ouf!.. je suis tout essouffé... Décidément, cette jeune fille est introuvable... Tout à l'heure, je crois l'apercevoir... une tournure charmante, une taille... Je cours après tout cela... et après avoir fait un chemin du diable, je me retourne... Un nez camard, des cheveux rouges!.. oh! d'un beau rouge... Le vol le plus manifeste... Cependant, elle est ici... j'en suis sûr... Cécilia! le joli nom!.. N'importe! je ne sors point de cette auberge, je veux la revoir... Encore cet imbécille!.. Diantre! il paraît être en bonnes dispositions!.. Ma foi, j'en ferais bien autant que lui; car la course m'a donné une faim!.. (Frappant sur l'épaule de Joseph.) Eh! l'ami!

JOSEPH, effrayé.

Oh! que c'est bête...

LE PRINCE.

Vous paraissez doué d'un appétit peu commun.

JOSEPH, le regardant.

Quelle erreur?... Voilà bien les hommes... Je parie, insensé, que vous croyez que je mange.

LE PRINCE.

Eh! cela y ressemble furieusement...

JOSEPH, avec dédain.

Ah! laissez-moi, vous ne pourriez pas me comprendre. (Il boit.) Ne remarquez-vous pas de l'altération dans mes traits? (Il mange.) du vide dans mon cœur?... Tout cela ne doit-il pas vous dire que j'ai une jambe dans la tombe...

LE PRINCE, à part.

Il est fou! (Haut.) Infortuné jeune homme!

JOSEPH, mangeant.

Oh! oui... bien infortuné!.. je dévore mes peines, je suis un amant banni... Il me fallait mourir... et je n'avais pas d'armes... (D'un ton lamentable.) Pas d'armes, Monsieur, et je voulais mourir... L'indigestion était là, menaçante... je la saisis à bras le corps... et je me gonfle... je me gonfle... O mort! que tu me semble douce!.. Tiens, c'est de la crème...

LE PRINCE, lui prenant le bras qui tient la fourchette.

Quoi! jeune homme intéressant... Tel est votre projet?... Je ne veux pas vous laisser consumer... votre horrible sacrifice...

JOSEPH.

Ne me retenez pas... Il est trop tard!..

LE PRINCE.

Tenez, moi, qui ai peut-être plus de sujet que

vous d'être las de la vie... je veux vous arrêter sur le bord de l'abîme ou partager votre sort. (S'asseyant à table.) A votre santé.

JOSEPH.

A la vôtre.

(Il boit.)

LE PRINCE.

Comtez-moi vos peines, au moins... puisqu'il n'y pas moyen de vous détourner...

JOSEPH.

Me détourner... jamais! Figurez-vous, homme de bien... Ça ne vous insulte pas, que je vous appelle comme ça?

LE PRINCE.

Pas le moins du monde.

JOSEPH.

Ah! tant mieux... Figurez-vous que j'aime une jeune fille qui me le rend, comme c'est très concevable...

LE PRINCE.

En effet!

JOSEPH.

Hein?

LE PRINCE.

Je dis : En effet!

JOSEPH.

Ah! en effet? (A lui-même.) Je ne sais pas ce qu'il veut dire avec ses expressions... Il commence à m'ennuyer, lui! Enfin, pour le peu de temps que j'ai à rester ensemble. (Haut.) Nous en étions à... qui me le rend, comme c'est très concevable... et vous avez dit : En effet... Ce n'est pas bien fort, mais ça a été toléré... Eh bien! le père, si c'est un père, ça, le père de Cécilia me jette à la porte à grands coups de... jambe... le bas de la jambe... sans avoir pitié de mes larmes... il redouble ses gestes ignobles. (Pleurant.) Vous voyez bien que je n'ai plus qu'à mourir...

Ars d'Hippolyte Monpou.

L'existence me pèse si fort,  
 Que je veux l'envoyer au diable!  
 Mon tombeau sera cette table,  
 En me bourrant à travers, à tort,  
 Je veux me faire un mal épouvantable!..

(Frappant de son couteau sur la table.) Agne! agne! agne! Qu'est-ce que ça va devenir, grand Dieu!.. Et voyez le sourire qui ne m'abandonne pas, voyez cet œil calme et serein... il tourne un peu, seulement... Mais vous, voulez-vous bien ne pas sauter comme ça!

ENSEMBLE.

JOSEPH, tout-à-fait gris.  
 Admirez le sang-froid  
 Qui m' soutient et me guide  
 Pendant cet atroce suicide.  
 Tous les jours, je crol  
 Je me tuerais sans effrol.

LE PRINCE.

Vraiment, son sang-froid  
 Le soutient et le guide  
 Pendant cet atroce suicide.

Tous les jours, je crois,  
Il se tuerait sans effroi.

LE PRINCE, se levant.

Il est complètement gris... Eh ! mon Dieu ! moi qui cherche un moyen de m'installer tout-à-fait ici... Le sort me sert à souhait... Mon rival me cède la place de si bonne volonté...

JOSEPH, se levant en trébuchant.

Camarade, c'est fini... il n'y a plus d'homme... l'homicide est accompli, je suis mort... non, vrai, là, je suis pas mal mort... Ah ça ! dites donc, si vous vouliez m'assister à mes derniers momens, vous ! Remplacez-moi auprès de Cécilia... Promettez-moi de la rendre bien heureuse.

(Il s'appuie sur le prince.)

LE PRINCE.

Les ordres d'un mourant sont sacrés ; il s'agit de les remplir... Mais comment me débarrasser ?.. Il ne peut faire un pas... (Il le traîne près du buffet, contre lequel il le place.) Ah ! ce coffre ! il sera merveilleusement là-dedans. (Il ouvre le coffre.) Des habits ! des uniformes de ma garde ! Comment se fait-il ?.. Songeons d'abord à me défaire du défunt...

(Il le pousse vers le coffre.)

JOSEPH.

Oh ! là, là... on me chatouille... ceux qui me chatouillent, je les prie de finir... Oh ! quelle secousse !.. On me retue !.. Non, je suis bien... je suis comme couché... Tiens, je suis très bien !.. Si j'avais su ça, il y a long-temps que je me serais tué !..

LE PRINCE, fermant le coffre.

Mort et enterré... On vient ! Cécilia... Ah ! enfin !.. (Passant à droite.) Reprenons les manières d'un paysan... Si elle reconnaissait en moi le prince de Carinthie, peut-être s'effrayerait-elle.

SCÈNE X.

CÉCILIA, LE PRINCE.

CÉCILIA.

Voyons ce que devient mon pauvre Joseph ! Oh ! mon vaiseur inconnu !

LE PRINCE.

Bonjour, Mademoiselle... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

CÉCILIA.

Si, si, Monsieur... Mais je ne sais pas comment il se fait que vous soyez ici... Par quel hasard ?

LE PRINCE.

Ce n'est pas un hasard, Mademoiselle ?

CÉCILIA.

Ah ! mais, alors, expliquez-moi...

LE PRINCE.

Que je vous explique... Est-ce que vous ne comprenez pas que lorsqu'on vous a vue une fois, on a besoin de vous revoir encore, de vous revoir toujours, Cécilia... car je sais votre joli

nom... Permettez-moi de rester auprès de vous, de ne plus vous quitter...

CÉCILIA.

Ah ! mon Dieu ! comme vous y allez ! Vous ne me donnez plus le temps de m'y reconnaître... C'est vrai, Monsieur vous fait la cour... on n'entend plus parler de lui... et puis, il revient, quand ça lui fait plaisir, vous faire des protestations les unes sur les autres, sans savoir si on est disposée à les écouter.

LE PRINCE.

Ne m'accusez pas d'indifférence... Je vous ai cherchée partout ; de tous côtés, je demandais la plus jolie fille du village... c'était pourtant bien votre signalement... Chaque paysanne prétendait que c'était elle.

CÉCILIA.

Ca ne m'étonne pas ! ces demoiselles ont tant d'amour-propre !..

LE PRINCE.

Air : De votre boîte généreuse.

J'allais, partout, demandant la plus belle,

Et personne ne me disait

Où je pourrais, enfin, rencontrer celle

Qui, de mes vœux est le plus cher objet.

De vous revoir, pourtant, j'étais avide ;

Ma chère enfant, alors, je me suis dit :

Que mon cœur devienne mon guide !

Et je vois qu'il m'a bien conduit.

CÉCILIA, passant à droite, à part.

C'est que c'est très bien ce qu'il dit là ! Quel dommage qu'il vienne si tard !

LE PRINCE.

Eh bien ! vous ne m'écoutez pas ! Est-ce que vous me tenez toujours rigueur ?.. Oh ! non, vous avez beau vouloir paraître sévère, vos jolis yeux vous trahissent, ils me disent que vous n'êtes plus fâchée...

CÉCILIA.

Mes yeux sont des menteurs !

LE PRINCE.

Vous les calomniez... ils disent la vérité, j'en suis sûr... Tenez, votre main ne repousse pas la mienne.

CÉCILIA, naïvement.

C'est pourtant vrai... Oh ! Monsieur, c'est bien mal de me faire la cour aussi gentiment que ça... On ne sait réellement pas comment se défendre... et puis, je ne dois pas vous écouter, j'ai promis à Joseph, le garçon de mon père...

LE PRINCE.

Ah ! ce garçon se nommait Joseph... C'est aussi mon nom.

CÉCILIA.

Vraiment ? Là, vous le faites exprès, parce que vous savez que c'est le nom que j'aime le mieux.

LE PRINCE.

Le nom de Joseph ?

CÉCILIA.

Certainement ; parce que c'est celui de notre prince, pour qui je donnerais ma vie.

LE PRINCE.

Quoi ! vous aimez ainsi le prince sans le connaître ?

CÉCILIA.

Oh ! si, je le connais... Ses bonnes actions parlent en sa faveur... Et puis, on dit qu'il est très gentil, et surtout très aimable.

LE PRINCE, à part.

Cela fait plaisir d'entendre ainsi parler de soi, sans qu'on soit là... (Haut.) On dit pourtant que tous ses sujets n'ont pas pour lui la même tendresse.

CÉCILIA.

Ah ! oui, parce qu'ils sont jaloux de lui... ils lui en veulent, et mon père a bien tort de se mêler de tout ça... S'il m'écoutait, il ne se laisserait pas entraîner... Des grands seigneurs vont et viennent dans notre auberge... On a apporté hier des uniformes de la garde du prince... Pourquoi faire, tout ça ?.. Mais ne parlons pas politique.

LE PRINCE.

Au contraire, parlons-en... J'aime assez la politique.

CÉCILIA.

Eh bien ! vous êtes encore aimable, vous !.. Vous commencez par parler d'amour, et aussitôt qu'on peut changer la conversation...

LE PRINCE.

Que vous êtes méchante ! Je vous aime, je vous l'ai dit, je vous le répète ! Je ne vous quitterai plus... (Changeant de ton.) Vous disiez donc que des grands seigneurs vont et viennent dans cette auberge ?

CÉCILIA.

Ne nous occupons pas de ça... Et allez-vous-en, car si mon père vous voyait ici, il ferait un beau vacarme !

LE PRINCE.

Eh bien ! je ne veux pas m'en aller... Joseph, votre ancien garçon, est renvoyé, je vais demander sa place... comme ça, je resterai auprès de vous... je pourrai vous aimer tout à mon aise...

CÉCILIA.

Et vous m'épouserez ?

LE PRINCE.

Et je vous épouserai... plus tard... dans quel que temps... (Avec intention) Pourquoi donc a-t-on apporté ici ces uniformes ?

CÉCILIA.

Ça ne vous regarde pas... Et puisque vous voulez rester ici pour m'aimer et m'épouser... Eh bien ! voici mon père... demandez-lui la place de Joseph.

LE PRINCE, à part.

Ma foi, c'est ce que j'ai de mieux à faire... D'abord, je resterai auprès de Cécilia... et puis, je finirai par savoir ce que c'est que cette réunion de grands seigneurs... et dans quel but on a apporté ici ces uniformes de ma garde.

CÉCILIA.

Le voici.

## SCÈNE IX.

CÉCILIA, SAUNTAG, LE PRINCE.

SAUNTAG, entrant par le fond.

Je n'ai pas trouvé le grand-sceau... On m'a dit que l'envoyé de Reisberg était ici... et... (Apercevant le prince.) Un étranger !.. (Avec méfiance.) Qui êtes-vous ?.. Que demandez-vous ?.. Que voulez-vous ?..

LE PRINCE.

Permettez... Vous m'interrogez...

SAUNTAG.

C'est ma manière...

LE PRINCE.

Eh bien ! pour vous répondre à votre manière, je cherche une place de garçon... C'est principalement chez vous que je la désire. Voulez-vous de moi ?..

SAUNTAG.

Hum ! Vous avez les mains bien blanches pour laver les écuelles.

LE PRINCE.

Il est vrai qu'il y a long-temps que ça ne m'est arrivé.

SAUNTAG, à part, en passant à droite.

Ah ! mon Dieu !.. est-ce que ce serait... oui, oui... cette figure distinguée, ces manières qui ne sont pas celles d'un paysan... Plus de doute ! il aura pris ce déguisement !.. Oh ! je suis un malin, moi ! Plus bête que moi n'est pas fin !.. D'ailleurs, je vais bien voir si je me suis trompé... (Appelant le prince et lui faisant signe de descendre à droite.) Pst ! pst ! (Prenant le milieu.) Toi, ma fille, range ce buffet, cette table... (Bas, au prince avec mystère.) Est-ce vous ?

LE PRINCE, étonné.

Parbleu ! certainement, c'est moi.

SAUNTAG, à part.

J'en étais sûr... Il n'y a que moi pour découvrir... Au premier coup d'œil, je me suis dit : C'est l'envoyé de Reisberg, l'homme au sceau. (Très bas.) Vous a-t-il remis ce que vous savez ?

LE PRINCE.

Hein ?

SAUNTAG, même jeu.

Vous a-t-il remis... ce que vous savez ?

LE PRINCE, mystérieusement.

Oui... (A part.) Si je sais ce qu'il me demande...

CÉCILIA, à part, s'approchant doucement de son père.

Les voilà en grande conversation, maintenant... C'est extraordinaire !

SAUNTAG.

Donnez-le-moi.

LE PRINCE, embarrassé, apercevant Cécilia tout près d'eux.

Volontiers... mais... mais nous ne sommes pas seuls...

SAUNTAG.

Mademoiselle, allez voir là-bas... si... si la cuisine va comme il faut.

CÉCILIA.

Mais, mon père...

ENSEMBLE.

Air: Valse de Robin des Bois.

SAUNTAG.

Il faut obéir à ton père;  
Rentre-toi d'ici, mon enfant,  
J'ai besoin d' silence et d' mystère,  
Pour un objet intéressant.

LE PRINCE, à part.

De l'audace dans cette affaire!  
Et je les tiens en cet instant,  
Si je pénètre ce mystère  
Qui me paraît intéressant.

CÉCILIA.

Il faut obéir à mon père,  
Je me retire; cependant  
Je voudrais pénétrer ce mystère;  
Il me paraît intéressant.

SCÈNE XII.

LE PRINCE, SAUNTAG.

SAUNTAG, après avoir fermé toutes les portes.  
Vite... remettez-le-moi.

LE PRINCE, embarrassé.

Écoutez donc, je ne sais pas si je dois me des-  
saisir...

SAUNTAG.

On ne vous a donc pas donné des ordres en  
conséquence?

LE PRINCE.

Si... mais... puisque je suis là...

SAUNTAG, à part.

Ah! je vois ce que c'est... Il veut sa part du  
gâteau... (Haut.) Eh bien! vous arrangerez cela  
vous-même... Voici les papiers... il n'y manque  
plus que ce que vous apportez.

LE PRINCE, feignant de comprendre.

On voit bien qu'il n'y manque absolument  
que ce que j'apporte.

SAUNTAG, prenant sur le buffet et portant sur la  
table à gauche, lampe allumée, cire à cacheter,  
écritoire, plumes, papier.

Et dame! puisque vous ne voulez pas me le  
donner, faites vous-même, mettez-y le sceau de  
l'État.

LE PRINCE, à part.

Le sceau de l'État... justement, cette bague  
qui ne me quitte pas... (Parcourant les papiers.)  
Que vois-je? l'ordre de faire passer en Styrie  
un criminel d'état, conduit par les gardes du  
prince... Que diable! Voyons... allons jus qu'au  
bout... peut-être finirai-je par découvrir... (Il  
scelle.) Vous voyez, cela revient au même.

(Il lui rend les papiers.)

SAUNTAG.

Absolument... A présent, quand nous nous  
serons emparés de la personne du prince.

LE PRINCE, avec intention.

Ah! on doit s'emparer de la personne du  
prince?

SAUNTAG.

Parbleu! vous devez bien le savoir.

LE PRINCE.

Certainement... mais je ne savais pas qu'on  
vous eût dit...

SAUNTAG, avec importance.

On m'a dit tout... Je suis un des chefs de l'en-  
treprise, mon cher.

LE PRINCE, à part.

C'est bon à savoir.

SAUNTAG.

On doit le prendre au moyen de gens dégui-  
sés en soldats de sa garde.

LE PRINCE.

Ah! on doit le prendre au moyen de gens  
déguisés...

SAUNTAG.

C'est assez adroit!

LE PRINCE.

Oui, ce n'est pas mal!

SAUNTAG.

Je crois bien que ce n'est pas mal... Ces pa-  
piers scellés en son nom... nous aideront à  
franchir la frontière pour le livrer au duc.

LE PRINCE, vivement.

De Styrie?

SAUNTAG, riant.

De Styrie! C'est joliment conçu, ce plan-là!  
hein?..

LE PRINCE.

Parfaitement.

SAUNTAG.

Oh! le comte de Reisberg a tout prévu! c'est  
un malin!

LE PRINCE.

Peste! je crois bien! (A part.) Le traître! oh!  
quand je rentrerai dans ma capitale!

SAUNTAG.

Ainsi, c'est convenu... vous resterez garçon  
chez moi, vous pourrez nous donner un coup  
de main en cas de besoin.

LE PRINCE.

Je n'y manquerai pas. Vous aurez en moi un  
aide qui ne restera pas en arrière.

Air d'Arwed.

Pour vous aider au plus fort de l'affaire.

Je serai là, soyez-en bien certain;

Et grâce à moi l'entreprise, j'espère,

Mieux qu'on ne croit sera conduite à fin.

Ne craignez rien, je vous réponds bien d'être

Dans tous les lieux où le prince sera,

Et si jamais vous prenez votre maître,

Comptez sur moi, mon cher, je serai là.

SAUNTAG, lui frappant sur l'épaule.

Ah! ah! ah! je vois que nous avons en vous  
un gaillard solide!.. (A part.) Allons, allons,  
j'aurai mon pesant d'or... Je vais dîner atrocement.

SCÈNE XIII.

LE PRINCE, VANDER, SAUNTAG.

VANDER, accourant.

Maître Sauntag! maître Sauntag! nous som

mes sur la trace du prince Joseph!.. Il s'agit maintenant de rassembler nos hommes et de leur donner les uniformes... c'est l'ordre du baron de Mulberg.

LE PRINCE, à part.  
Le baron de Mulberg... Encore un nom que e tâcherai de retenir!..

SAUNTAG.  
Voici les papiers, maître Vander.

LE PRINCE, à part.  
Vander... l'avocat... Il ira étudier le barreau dans quelque prison.

VANDER, après avoir regardé les papiers.  
Déjà en règle... c'est affaire à vous... Le prince doit être bien près d'ici, s'il n'est pas dans votre auberge.

SAUNTAG.  
Dans mon auberge!..  
(Le prince arrache les insignes de dessous sa veste.)

VANDER, remarquant le prince.  
Quel est cet homme?..

SAUNTAG.  
L'envoyé de Reisberg.

VANDER.  
En êtes-vous bien sûr?

SAUNTAG.  
Dame!..  
LE PRINCE, passant au milieu, et leur montrant l'habit de Joseph.

Connaissez-vous cette veste?..  
SAUNTAG.

Celle de mon ancien garçon.  
LE PRINCE, tirant les insignes qu'il a glissés dans la poche.

Connaissez-vous ces insignes?  
VANDER.

Ceux du prince... C'était lui!..  
SAUNTAG.

Et depuis trois jours il est chez moi!.. Mais cet homme paraissait si simple...

VANDER.  
Il sait prendre toutes les allures...

LE PRINCE.  
A tromper le plus fin!  
(Il jette la veste de Joseph sur le buffet au fond.)

SAUNTAG.  
Comme il nous a joués!..

LE PRINCE.  
Il en jouerait bien d'autres!..

SAUNTAG.  
Et moi qui l'ai maltraité!..

LE PRINCE.  
Qu'est-ce que ça lui fait, pourvu qu'il vous le rende...

SAUNTAG, effrayé.  
Ah! mon Dieu! je suis perdu, s'il échappe!  
Courons... De quel côté?..

LE PRINCE, vivement.  
Par là... à gauche.

Acte : Souvenirs de Vienne.

Retirez-vous  
Et partez tous.  
Pour réussir,  
Il faut courir.

SAUNTAG et VANDER.

Retirons-nous  
Et partons tous.  
Pour réussir  
Il faut courir.

JOSEPH, entr'ouvrant le coffre.  
Père Sauntag...  
VANDER et SAUNTAG, revenant sur leurs pas.  
Qu'est-ce que c'est?  
LE PRINCE, refermant vivement le coffre.  
Rien.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Sauntag et Vander sortent.)

#### SCENE XIV.

LE PRINCE, puis, JOSEPH.

LE PRINCE, redescendant en scène.  
Ah! je tiens enfin le fil de cette conspiration. Mais que veulent-ils faire de moi?.. Allons, je suis seul à lutter contre vous, mes bons et loyaux sujets!.. Eh bien! soit, luttons... Le pays est sans doute investi par des affidés... il s'agit de leur donner le change... (Allant au coffre.) Joseph!

(Il l'ouvre.)

JOSEPH, sortant.  
Est-ce que je ressuscite?..

LE PRINCE.  
Silence!.. pas un mot!.. Veux-tu épouser celle que tu aimes?.. devenir riche? être le maître de cette auberge?

JOSEPH, étourdi.  
Laissez-moi m'asseoir... Donnez-moi un grand coup de poing dans le nez, pour que je sois sûr d'être éveillé.

LE PRINCE, impatienté.  
Rentre dans ton bon sens, si c'est possible, et écoute mes instructions.... Tu vas te sauver par là...

JOSEPH.  
Je me sauverai, c'est facile... ça m'est arrivé souvent.

LE PRINCE, donnant de l'argent.  
Tiens! voilà de l'or...

#### SCÈNE XV.

JOSEPH, LE PRINCE, MULBERG.

MULBERG, entrant par le fond.  
L'envoyé de Reisberg est ici, m'ont-ils dit... Ah! le voilà...

LE PRINCE, l'apercevant.  
Mulberg!.. Je suis pris!.. (Après un temps.)  
Eh bien! non, morbleu!..

MULBERG, au prince.  
Deux mots, M. le secrétaire.

LE PRINCE, se retournant.  
Volontiers, M. le Baron.

MULBERG, stupéfait.  
Le prince!..

LE PRINCE.

Oui, mon cher Baron, le prince lui-même, qui se trouve heureux de rencontrer un de ses fidèles au moment du danger... oui, du danger, Monsieur... j'en cours un grand... Croiriez-vous qu'une conspiration a été sourdement tramée contre moi... que des lâches ont osé concevoir le projet de s'emparer de ma personne, de me faire passer la frontière, entouré d'une fausse garde, et de me livrer au duc, mon ennemi... Le croiriez-vous?..

MULBERG, à part.

Il sait tout, mais il ignore ma participation... (Haut.) Est-ce possible, Monseigneur?

LE PRINCE.

Hélas! mon cher Baron, voilà comme nous sommes entourés de traîtres, nous autres princes!..

MULBERG.

Ah! Monseigneur... heureusement que tous ne le sont pas... Il est encore des sujets dévoués...

LE PRINCE.

Oui... oh! oui... et vous êtes du nombre... Aussi ai-je compté sur vous...

MULBERG, étonné.

Sur moi!..

LE PRINCE.

Attendez mes ordres, M. de Mulberg... Dans un instant, je vous dirai quels sont mes projets à votre égard...

MULBERG, à part.

De quel air il me dit cela...

JOSEPH, à part.

Si je sais ce que tout cela veut dire... Enfin, c'est égal!..

MULBERG, à part, au fond.

Si je pouvais entendre...

LE PRINCE, revenant auprès de Joseph.  
Écoute-moi, Joseph...

JOSEPH, très haut.

Vous avez dit : « Tu te sauveras... »

LE PRINCE, à voix basse.

Plus bas, donc...

JOSEPH, très bas.

J'ai répondu : Ça sera facile... Après...

LE PRINCE, avec mystère.

Tu tomberas entre les mains de gens qui te traiteront avec respect.

JOSEPH, très haut.

Ça me va!.. (Même jeu de scène.) Je suis sensible au respect.

LE PRINCE, même jeu.

Ils t'emmèneront... hors la frontière, et te conduiront en Styrie.

JOSEPH, même jeu.

Ils vont me faire passer en contrebande... (Même jeu.) Je suis saisi!.. Je vais prendre ma veste.

LE PRINCE.

Pars... Songe que tu te nommes Joseph, et que tu es prince!..

JOSEPH, criant à tue-tête.

Je suis prince!..

LE PRINCE.

Silence!..

MULBERG, qui a prêté l'oreille.

Oh! je comprends... Déjournons ses projets.

(Il prend son calepin et écrit.)

JOSEPH, bas.

Je suis prince... Je vas prendre ma veste... mais... pas de bêtise!.. en êtes-vous sûr?.. Comment ça se fait-il?..

MULBERG, vivement, lisant.

« On vous trompe... le prince est chez Saun- » tag... accourez tous. »

(Il attache le papier à la veste de Joseph.)

LE PRINCE.

Va, va, hâte-toi!

JOSEPH.

Je m'hâte... Pourvu qu'il ne m'arrive rien de désagréable... Dame! quand on s'est tué une fois dans la journée... on en a assez comme ça. Je prends ma veste...

(Il prend sa veste, que Mulberg a remise sur le buffet, et s'éloigne.)

## SCÈNE XVI.

MULBERG, LE PRINCE.

LE PRINCE.

A nous deux, M. de Mulberg... Vos mesures étaient bien prises, n'est-il pas vrai, pour que je ne pusse échapper à votre infâme complot?

MULBERG, feignant la surprise.

Mon infâme complot!.. Que voulez-vous dire... Prince?..

LE PRINCE.

Je veux dire que je vous croyais bas flateur et rampant, mais que je ne vous supposais pas assez de courage pour oser tramer une conspiration.

MULBERG.

Une conspiration! Quoi! mon prince, vous me croiriez capable!..

LE PRINCE.

Ne dissimulez plus, M. de Mulberg... long-temps vous avez pu prendre devant moi un masque imposteur; long-temps, j'ai pu être votre dupe, mais il est un terme à tout... Combien le duc de Syrie vous a-t-il payé la liberté de votre maître?

MULBERG.

Eh bien! Prince, puisque vous savez toute la vérité, je vous répondrai franchement... Ce n'est point l'appât d'un salaire qui m'a fait votre ennemi... Comptez-vous pour rien le plaisir d'une juste vengeance?.. Ma sœur, que vous avez indignement trahie?..

LE PRINCE.

N'a-t-elle pas fait tout ce qu'il fallait pour cela, Monsieur?..

MULBERG.

La nièce de l'avocat Vander?

LE PRINCE.

Une petite bourgeoise qui voulait faire la dame de qualité.

MULBERG.

Oui, riez... riez, Prince... Mais la patience s'use à la fin... nous ne pouvons plus supporter vos désordres.

LE PRINCE.

Dites plutôt que vous êtes furieux de voir votre ambition sans résultat... Parce que j'ai su résister au manège de quelques coquettes, en rompant à propos les filets dans lesquels on voulait m'entraîner, mes fidèles sujets conspirent...

MULBERG.

Quoi qu'il en soit, dans un instant vous serez au pouvoir du duc de Styrie, qui ne vous rendra la liberté qu'après vous avoir marié à la princesse Déborah, sa tante, jeune fiancée deux fois majeure, dont la raison calmera l'effervescence de votre jeune tête.

LE PRINCE.

Et cette conspiration, aurez-vous aussi le courage de la mener seul à bien ?

MULBERG.

Seul.

LE PRINCE.

Vous ne devez pas compter sur vos complaisances... Cet homme qui était là, les conjurés vont le prendre pour moi... j'ai su le leur persuader d'avance... Ils vont conduire chez le duc, mon ennemi, un bien simple garçon d'auberge, qui épousera la princesse Déborah, si tel est le bon plaisir de mon cousin le duc. Ce sera donc vous seul, Monsieur, qui me ferez sortir de mes frontières; mais je doute que, sans le secours de vos compagnons, vous osiez vous charger d'une pareille entreprise?..

MULBERG.

Vous avez raison... Je ne me permettrais pas de porter la main sur mon prince légitime, mais je vous conseille de ne pas vous reposer sur le succès de votre ruse... L'homme que vous avez envoyé à votre place porte au pan de sa veste un billet écrit par moi et attaché par moi... Ce billet est un avis qui prouve à mes compagnons qu'il n'est nullement le prince.

LE PRINCE.

Quoi! vous auriez eu l'audace...

MULBERG.

Dans les occasions désespérées on ose tout, Monseigneur. D'ailleurs, c'est votre bonheur que nous désirons... Nous voulons vous donner une femme... et vous les aimez... Une femme riche, útrée... et très raisonnable... Vous voyez bien que vous ne nous devez que de la reconnaissance... Adieu, Prince... à bientôt!..

(Il sort par le fond.)

## SCÈNE XVII.

LE PRINCE, seul.

Le misérable!.. Impudent et audacieux... parce qu'il se croit sûr du succès... sûr du succès!.. Cependant... (Tout-à-coup.) Oh! quelle idée... oui c'est cela. Vous voulez me contraindre à un mariage... Eh bien! ce sera de vous même que j'obtiendrai ma liberté!.. (Vivement.) Votre ambition... votre cupidité me sauveront... Ah! mes maîtres!..

(Il s'assied à la table et écrit.)

## SCÈNE XVIII.

LE PRINCE, CÉCILIA

CÉCILIA, entrant par la gauche.

Ah! vous voilà, Monsieur... je suis bien aise de vous rencontrer... Savez-vous que votre procédé n'est pas du tout gentil, j'ai le droit de me plaindre car enfin vous m'avez fait perdre un mari, c'est une perte cela... je m'en consolais parce que j'espérais que vous voudriez bien le remplacer, et puis voilà que vous ne vous occupez plus de moi... Tenez dans ce moment même où je vous parle vous ne faites pas attention à ce que je vous dis... (Pleurant.) Après avoir tout fait pour vous faire aimer et... (Avec hésitation.) y avoir réussi... ce n'est pas bien de me planter là comme cela... Vous me porterez malheur, je deviendrai une vieille fille... je coifferai sainte Catherine.

LE PRINCE, qui a toujours écrit sans écouter Cécilia, se levant à lui-même.

Maintenant je puis les attendre de pied ferme. (A Cécilia.) Mon enfant, ne vous plaignez pas de moi; plût au ciel que j'usse toujours agi comme je veux le faire avec vous, je ne courrais pas aujourd'hui le risque de perdre ma liberté, mon honneur.

CÉCILIA.

Comment votre liberté, votre honneur... en m'épousant? Eh bien! voilà de la galanterie, par exemple!

LE PRINCE.

Cécilia, je ne veux pas vous tromper... je vous offre mon amitié...

CÉCILIA.

Votre amitié!..

LE PRINCE.

Je ne peux pas vous épouser mon enfant...

CÉCILIA.

Parce que vous n'êtes que garçon d'auberge, et vous craignez sans doute que mon père ne fasse le fier avec vous!

LE PRINCE, souriant.

Au contraire... c'est moi qui serais obligé de vous refuser, car je ne suis pas un simple paysan.

CÉCILIA.

Vrai je m'en étais toujours doutée.

LE PRINCE.

J'ai un rang, un titre.

CÉCILIA.

Et cela vous rend orgueilleux... c'est mal, bien mal, car, au bout du compte, qu'est-ce que vous êtes? officier...

LE PRINCE.

Mieux que cela.

CÉCILIA.

Capitaine?

LE PRINCE.

Mieux que cela.

CÉCILIA.

Général?

LE PRINCE.

Mieux que cela.

CÉCILIA.

Ah! mon Dieu, je n'ose plus, et à moins que vous ne soyez...

LE PRINCE.

Le prince, Joseph votre souverain, mon enfant.

CÉCILIA, se jetant à ses genoux.

Prince ! Oh ! grace , Votre Altesse me pardonnera-t-elle d'avoir osé l'aimer ?

LE PRINCE, la relevant.

Il n'y a pas de mal, m'aimer sans intérêt, pour moi-même, cela ne nous arrive pas souvent à nous autres grands seigneurs... Vous épouserez Joseph par amour pour moi, car en ce moment il expose ses jours pour me sauver.

CÉCILIA.

Vous sauver ! vous courez donc un danger.

LE PRINCE.

Oui, ma jolie Cécilia, votre père conspire... Quelques-uns de mes sujets, devenus mes ennemis veulent me livrer au duc de Styrie pour me contraindre à un mariage ridicule et qui ferait le malheur de ma vie.

CÉCILIA.

Oh ! c'est mal.

LE PRINCE.

Mais ils ne me tiennent pas encore... Tenez, mon enfant... secondez-moi... Ces lettres... chargez-vous de les remettre secrètement... Ils viennent !.. j'entre là... Du sang-froid... et rien n'est encore désespéré.

(Il entre à droite.)

### SCÈNE XIX.

CÉCILIA, seule.

Ces lettres... que veut-il dire?.. (Regardant la suscription.) Que vois-je?.. Mon père... le baron de Mulberg... Vander l'avocat... Exécutons ses ordres... les voilà...

(Elle se tient à l'écart.)

### SCÈNE XX.

CÉCILIA, VANDER, MULBERG, SAUNTAG, JOSEPH, CONSPIRATEURS, dans le fond.

CHOEUR.

Aux de la Muette.

Oui, de l'adresse et du courage,  
Marchons pas à pas,  
Sur lui nous avons l'avantage,  
Surtout parlons bas,  
Et cette fois il n'échappera pas.

MULBERG, aux conjurés.

Restez là et attendez nos ordres... Le prince, où est-il ?

JOSEPH.

Le prince, c'est moi, il a été convenu que c'était moi.

SAUNTAG, lui donnant un coup de pied.  
Tais-toi, imbécille !

JOSEPH.

Trente-neuf!.. ça doit faire trente-neuf ou quarante... il me serait impossible de donner le

chiffre exact des torgnoles que j'ai reçues de puis que je suis ici.

CÉCILIA, remettant une lettre à Vander.

Chut ! (Même jeu pour Mulberg.) Chut ! (Même jeu pour Sauntag.) Chut !

(Chacun des trois conjurés cherche à lire son billet sans être vu des autres.)

JOSEPH, les regardant.

Est-ce qu'ils vont se mettre des papillotes ?

CÉCILIA, bas, à Joseph, auprès duquel elle est passée en remettant les lettres.

Mon bon Joseph, secondez-moi, et tout ira bien.

JOSEPH.

Je vous seconde... Que faut-il faire ?

CÉCILIA.

Rien, attendre.

JOSEPH, se croisant les bras.

Je vous seconde, je vous seconde.

SAUNTAG, qui a lu.

Oh !

MULBERG, de même.

Ah !

VANDER, de même.

Hein ?

CÉCILIA, annonçant.

Le prince !

### SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LE PRINCE.

LE PRINCE, paraissant.

Le baron de Mulberg... l'avocat Vander... et mon brave Sauntag... réunion de fidèles sujets.

JOSEPH, répétant.

Réunion de fidèles sujets !

SAUNTAG, à part.

Pourvu qu'ils le laissent échapper.

MULBERG, de même.

S'ils allaient le retenir !

VANDER, de même.

Protégeons sa fuite.

(Il va dire un mot aux conjurés du fond et revient entre Mulberg et le prince.)

LE PRINCE.

Sauntag, je viens de visiter ton auberge, elle est bien tenue... (A Mulberg.) Baron, nous nous reverrons à ma cour... Vander, il me faut votre avis... un procès important. (Chacun s'incline. A Cécilia.) Adieu, mon ange libérateur, épousez Joseph... Ah ! un mot encore. (Il lui parle bas à l'oreille.) Adieu, Messieurs !

(Tous s'inclinent et le prince traverse tranquillement les rangs des conjurés.)

JOSEPH.

Ah ! ça, mais à quoi jouons-nous?.. nous jouons à quelque chose.

CÉCILIA, près de la porte.

Rien encore.

MULBERG.

Il s'éloigne !

VANDER.

Il part !

SAUNTAG.

Il est parti!

VANDER, à Mulberg.

Mais vous devez donner le signal.

MULBERG.

Et je ne l'ai pas fait, parce que j'avais mes raisons.

SAUNTAG.

J'avais les miennes!

VANDER.

Et moi aussi!

TOUS LES TROIS, l'un après l'autre.

Écoutez!

TOUS LES TROIS ensemble, lisant.

« Vous vouliez me donner... »

MULBERG.

Je vous ai priés de m'écouter, écoutez-moi...  
(Lisant.) « Vous vouliez me donner la main de la »  
princesse Déborah... Fous que vous êtes! c'est  
» travailler contre vos intérêts... faisons la paix,  
» Mulberg... »

SAUNTAG, lisant sa lettre.

« Et puisqu'il faut tout vous dire... »

VANDER, même jeu.

« Je refuse tout mariage... »

MULBERG, même jeu.

« Pour épouser... »

SAUNTAG, même jeu.

« Votre fille! »

MULBERG, même jeu.

« Votre sœur! »

VANDER, même jeu.

« Votre nièce! »

TOUS LES TROIS.

Nous sommes joués!

(On entend un coup de feu éloigné.)

CÉCILIA.

Félicitez-vous, Messieurs, le prince est en  
sûreté, et il vous prie de tourner la page.

MULBERG, tournant la page.

Que dit-elle? (Il lit.) Mon exil!

(Il reste abattu.)

VANDER, même jeu.

Vingt-quatre heures pour quitter la princi-  
pauté!

JOSEPH, à Sauntag.

Et vous, père Sauntag... allez donc, allez donc,  
vous devez avoir votre sauce aussi, vous!

SAUNTAG.

Que vois-je?... un bon sur la cassette, 2.000  
florins pour servir de dot à ma jolie alliée qui  
épousera Joseph! (Criant.) C'est un grand prin-  
ce! (Aux conjurés.) Vous êtes encore ici, vous  
autres, vils conspirateurs! Sortez de chez moi!  
(Mulberg, Vander et les conjurés s'éloignent tout  
contrits.)

JOSEPH, criant.

Vive le prince Joseph!.. vive moi, Joseph!..  
vivent tons les petits Joseph qui pourront ré-  
sultier de tout ça!

CÉCILIA.

A la Partie et Revanche.

La Providence aujourd'hui le délivre,  
Ses ennemis ne le saisiront pas,  
Et maintenant ils peuvent le poursuivre,  
Ils ont perdu la trace de ses pas,  
J'en suis certaine, ils ne l'atteindront pas.

(Au public.)

Pour le protéger dans sa fuite,  
Tenez, Messieurs, je pense bien  
Que ce soir une réussite  
Serait encore un assez bon moyen.

FIN.